

Pietro PRINI, *Lo scisma sommerso*, Roma, Studio GDue, 1998, 104 pp.

Dieu de vengeance – Dieu d’amour: voici la dialectique sur laquelle l’apport de ce livre très compréhensif est fondé. P. Prini, grand spécialiste de Plotin et auteur d’un livre désormais classique sur Rosmini, dénonce ce qui, depuis deux millénaires, semble avoir, pesé sur la vie du chrétien, à savoir le résidu de mentalité hébraïque qui aliène le fidèle par rapport du message qui forme le noyau de sa foi. L’idée de la vengeance divine aurait constitué le fond du complexe d’interdits, voire de l’idée même d’interdit, sur laquelle est fondée la morale hébraïque, une morale carrément opposée à la morale chrétienne, mais dont celle-ci ne peut encore se libérer tant son ombre se projette encore sur elle. L’auteur soutient avec raison que le peuple hébreux fut le grand hérétique de l’antiquité par le monothéisme qu’il a instauré.

On pourrait modérer cette conception en rappelant que le monothéisme s’est fait jour dans le monde grec au moment et dans la mesure où la pensée philosophique s’est substituée à la religion populaire pour s’imposer avec l’éléatisme. C’est à ce monothéisme philosophique que se rendirent Socrate et son école, plus tard les Stoïciens. C’est ce qui permit à Paul de Tarse de s’assimiler et même d’identifier, le Christ au «dieu inconnu» des Athéniens; c’est aussi ce qui facilita l’évangélisation du monde grec. L’opposition du Dieu de vengeance au Dieu d’amour est illustrée par l’opposition entre une éthique de l’interdiction et une éthique de la liberté, telle qu’elle surgit à partir de la pensée des Pères de l’Église. De l’économie à la grâce, de la bienveillance au pardon, moyennant la confession, toute une gamme d’occasions de rachat s’offre au fidèle, appelé à imiter le modèle du grand rachat dont la marge concrète fut l’Incarnation. D’où la conception de l’éthique de la liberté, mais aussi de la responsabilité, qui se situe à mi-chemin de l’éthique de l’interdiction et de celle du libertinisme. Pietro Prini offre avec ce livre une œuvre captivante autant qu’exemplaire par sa concision, sa précision et son apport original.

E. MOUTSOPOULOS

A. - M. AMIOT, J. - F. MATTÉI, *Albert Camus et la Philosophie*, Avant-Propos de A.-M. Amiot et J.-F. Mattéi, Paris, P.U.F., 1997, 297 pp.

Les contributions qui constituent le contenu de ce recueil, publiées sous la direction de A.-M. Amiot et de J.-F. Mattéi, se présentent divisées en quatre étapes, selon les différentes approches que les auteurs du présent volume se font de «la question épineuse» du rapport camusien à la philosophie. À savoir: a) roman et philosophie (pp. 21-65); b) éthique et politique (pp. 85-133); c) l’absurde et le système (pp. 159-205); d) le mutisme de Dieu et le silence du monde (pp. 223-297). L’avant-propos (pp. 1-18) est en même temps une brève analyse des communications qui vont suivre. Les deux auteurs mettent l’accent sur le fait que la philosophie pour Camus, se présente comme une confession où l’âme, mis à nu, se révèle à elle-même, au monde et à Dieu, de Socrate à Rousseau ou à Kierkegaard (p. 4). Dans ce même contexte Camus est considéré comme le plus noble parmi les philosophes modernes. Ainsi, malgré le fait que l’œuvre camusienne se réalise à travers la période «marxomane» (p. 6) des années cinquante, elle s’appuie sur les philosophes de l’antiquité d’où on relève «une véritable intrication entre l’élément philosophique et l’élément littéraire» (p. 4). J. Lévi-Valensi, *Si tu veux être philosophe...*, met l’accent sur le fait que Camus, loin d’écrire des pièces de théâtre, n’a manqué de s’exprimer en dramaturge; ayant puisé dans la vision du monde, il s’en forma une à travers la rencontre des images et des mots avec la philosophie et la pensée. Camus avouait la valeur esthétique se dégageant à travers tout ce qui constitue la vie; il savait que la source de cette passion se trouvait dans «l’envers et l’endroit» (p. 36). Il l’a

